

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

103-104

NEUVIÈME ANNÉE.

JUILLET-AOUT 1962

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française.	30 NF	15 NF
Etranger	40 NF	20 NF

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé
Le numéro : 3 NF

Abonnement de soutien : 1 an : 35 NF

Abonnement d'Honneur : 100 NF, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 NF pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuell likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie ».

Copyright « Arcadie 1962 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle —
Dépôt légal 1962. N° 371 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

NEUVIÈME ANNÉE

JUILLET-AOÛT 1962

SOMMAIRE

Les Homophiles, minorité sociale, par MICHEL DUFAUD	417
Le Beau Dioclès, poème de CALLIMAQUE	421
Regards sur trois homosexuels mariés, par ROBERT AMAR	422
« Axierastos », par EUGÈNE DYOR	429
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI	437
LIVRES :	
Amours 1900, de Armand LANOUX	442
Variations sur l'Amour, de Léopold GOMEZ	444
Petit déjeuner chez Tiffany, de Truman CAPOTTE	446
Les Amants, de Robert MARGERIT	447
Le déclin de l'autorité et la jeunesse actuelle, du Dr ROBIN	449
L'anthologie de la littérature marocaine arabe et berbère, de Henri DUQUAIRE	451
Un deuxième cocktail, de Maurice BONHOMME	453
Praxis	455
THEATRE :	
Un otage, de Brendan BEHAN	458
CINÉMA :	
La Rumeur, de William WYLER	460

A dater du 15 Juin 1962

Pour la simplification de nos divers services,

UNE SEULE ET MÊME ADRESSE :

19, rue Béranger

PARIS-III°

*

Pour la revue «ARCADIE», on écrit:

M. André BAUDRY

19, rue Béranger — PARIS-III°

Tél. TURbigo 09-63

LES HOMOPHILES, MINORITÉ SOCIALE

par

MICHEL DUFAUD

L'explication du comportement des homophiles est, de nos jours, rattachée à des causes de trois ordres. Ce sont, selon les uns, l'hérédité : on aurait certains goûts comme on naîtrait avec telle couleur d'yeux ou de cheveux; selon d'autres, en particulier les freudiens, certaines particularités du milieu familial, notamment le rôle prédominant de la mère et l'effacement relatif du père seraient à la source, en général, de l'homophilie; selon d'autres, enfin, plus attentifs à certains faits, cette source serait liée à des facteurs circonstanciels dépassant l'hérédité et l'enfance, survenant à l'adolescence ou à l'âge adulte : privation d'activité sexuelle, fréquentations, rencontre fortuite, etc...

Toutes ces explications rendent compte d'aspects importants du comportement homophile et notamment des particularités de leur vie sexuelle, des significations qu'ils leur donnent... Peut-être faudrait-il dire qu'elles rendent compte du type d'homophilie de chacun, car il y a bien des différences entre eux : l'un, de constitution féminin, est évidemment « né comme cela »; l'autre est avant tout ennemi juré de la femme parce que trop lié à sa mère; l'autre, enfin, viril selon toute apparence, semble seulement attaché à certains plaisirs, attachement qui n'a rien à voir avec ses réactions d'enfant au sein de sa famille.

Mais il est clair que des causes de ce genre ne sauraient suffire à tout éclaircir. On a tort à mon sens de ne voir dans l'homophile qu'un simple reflet de sa sexualité. En fait, et nous le montrerons j'espère — il partage avec d'autres membres de nos sociétés des traits qui ne lui appartiennent pas en propre mais qu'il est important de relever : ceux des minoritaires.

Les membres des minorités raciales, religieuses, ethniques, possèdent en commun un certain nombre de traits psychosociaux et suscitent dans le groupe ambiant majoritaire des réactions affectives d'un certain type. Les sciences sociales d'aujourd'hui ont étudié très précisément les uns et les autres.

Toute minorité sociale subit de la part du groupe ambiant une pression qui tend à la réduire économiquement, numériquement, ou par un *numerus clausus* professionnel en lui affectant une condition sociale inférieure; à la réduire moralement par le lancement de préjugés, de stéréotypes infamants (l'avarice, la malhonnêteté pour la minorité sémitique; la paresse, la paillardise pour la minorité noire).

Ces préjugés transforment en vices ce qui est vertu chez les autres : les solides traditions d'économie que l'on se plaît à louer chez nos paysans deviendront avarice sordide lorsqu'ils seront perçus chez les enfants d'Israël. La placidité sans-souci de nos boulistes méridionaux paraîtra insupportable fainéantise chez le Noir ou le Nord-Africain. Les psychologues américains qui ont étudié abondamment les effets et les causes des préjugés ethniques ont surtout mis en lumière le fait qu'ils modèlent la personnalité de ceux qui les éprouvent jusqu'à les rendre particulièrement sensibles à des traits physiologiques qui passent inaperçus chez d'autres : des étudiants antisémites reconnaissent mieux que d'autres des photographies de Juifs mélangées à des photographies de non-Juifs.

Le préjugé s'entoure de justifications pseudo-rationnelles : on cherchera des « raisons » à sa haine du Juif ou du Noir en faisant intervenir le déicide pour les uns, le péril d'envahissement pour les autres. L'examen des événements politiques ou même des faits divers se fera dans l'aveuglement de cette haine, on cherchera dans le prétendu rôle occulte de la minorité une cause profonde des malheurs de la patrie, de la cherté du pain, d'un meurtre inexpliqué.

Et, bien entendu, dans les périodes de crise réelle (économique, politique, etc...) la masse sociale connaîtra un véritable essor de ces préjugés, encouragée à cela par ceux qui cherchent un bouc émissaire, ceux qui veulent masquer les responsabilités véritables. Ce seront l'affaire Dreyfus, l'Hitlérisme, etc... Ces faits, ces processus sont trop connus pour qu'on y insiste. Ce qui l'est moins, c'est l'analogie pro-

fonde qui les lie à ceux que suscite dans nos sociétés la présence d'une minorité homophile. Rien d'étonnant à ce que des préjugés existent à leur endroit, à ce qu'on leur impute d'innombrables défauts, à ce qu'on subodore leur présence, leur malfaisance partout, à ce qu'on élabore contre eux des systèmes qui permettent de les condamner, que l'on dénonce périodiquement, quand les conjonctures sont graves dans le pays (ou simplement dans les finances d'un hebdomadaire), un « péril social », « un fléau social ». C'est le contraire qui serait étonnant.

Je le crois d'autant plus que je parle ici de notre pays où, constitutionnellement, les attaques contre les minorités ethniques sont prohibées. Comment la fonction libératrice du préjugé et de la lutte anti-minoritaire s'accomplirait-elle si les homophiles n'existaient pas? Il faudrait pour ainsi dire les inventer.

Ceci dit, expliquer sociologiquement les préjugés et les menées contre l'homophilie n'est pas les légitimer. Leur découvrir une cause presque inévitable n'est pas en condamner les victimes à d'éternelles persécutions. C'est, au contraire, donner une base solide à la revendication que les homophiles doivent élever, comme toutes les minorités, devant le pouvoir, devant l'opinion : celle d'être protégés par les lois contre l'arbitraire des individus. Aux termes de nos lois, aucun citoyen ne peut subir de discrimination en raison de ses origines raciales ou sociales, de ses options philosophiques ou religieuses. Or l'homophilie tient de l'une (par l'hérédité, par la conformation) ou de l'autre (par les conditions de vie familiales, les influences subies, etc...).

L'appartenance à une minorité déterminée par des facteurs biologiques ou sociaux exclut le choix individuel d'y appartenir ou non.

Aussi les justifications d'ordre *moral* me paraissent-elles, dans cet esprit, peu efficaces. Chercher à montrer au groupe majoritaire dans lequel nous sommes inclus que les homophiles sont des gens très bien, exerçant leurs métiers avec scrupule, leur tâche de citoyens avec sens du devoir, etc..., tout ceci portera peut-être à longue échéance, des fruits toujours fragiles. Rocher de Sisyphe, nous devons le rouler haut bien des fois après l'avoir vu retomber. C'est la revendication légale de protection des minoritaires qu'il faut élever, en s'appuyant sur les textes existants. Car elle peut être

satisfaite envers et contre tous les préjugés régnants. Il est possible de demander pour les homophiles un statut analogue à celui dont les Juifs bénéficient, malgré l'existence diffuse de tendances antisémites dans la masse de la population.

Cette possibilité dépend évidemment du degré d'organisation que peut atteindre le groupe homophile. A peine du reste peut-on parler pour lui d'un groupe. En général, chaque homophile dissimule sa particularité, cherche à passer pour un homme à femmes. Des considérations de famille, de travail, l'ostracisme de l'ambiance l'empêchent de s'affirmer tel qu'il est. Et là encore il faut relever la ressemblance de son comportement avec celui d'autres minoritaires. On sait avec quelle adresse et quel soin tant de Juifs cherchent à « assimiler » leur nom, leurs coutumes à ceux de la majorité qui les entoure.

Même la couleur de la peau, chez les Noirs, est l'objet d'incessantes évaluations, chacun voulant avoir une nuance moins foncée que celle du prochain. N'a-t-on pas montré que la représentation que se font de Dieu ou de l'idéal humain les enfants noirs des U.S.A. est celle d'êtres à la peau blanche?

Autre réaction commune aux minoritaires de tous ordres à laquelle les homophiles cèdent souvent : la revendication ostentatoire de leur singularité, conduite de défense contre la condamnation qui dans l'opinion du groupe ambiant les frappe et que certains se décident à braver. Répondre à l'attaque collective par une riposte individuelle : seule ressource des homophiles parce qu'ils ne sont pas groupés, organisés, parce qu'aucune existence en tant que groupe ne leur est reconnue.

N'observe-t-on pas aussi chez eux cette réaction « d'englobement si fréquente chez les minoritaires ethniques : voir leur semblable partout et notamment dans les personnalités éminentes? Car il faut que le minoritaire se rassure, lutte par des hypothèses contre l'infériorité qu'on lui inflige. Hypothèse rassurante aussi que celle de posséder par don céleste des qualités extraordinaires. Que la compétition qu'ils mènent contre les autres leur en donne parfois, c'est probable. Mais il n'y a dans leur effort et leur conquête rien de mystérieux.

En fin de compte, mon propos est le suivant : condamner moralement les homophiles ou leurs accusateurs c'est entrer

dans le jeu des réactions sentimentales réciproques dont il y a peu de chances de voir sortir une solution juste au problème de l'homophilie. Loins de moi l'idée qu'il n'y a pas de sentiments plus fondés et plus légitimes que d'autres : et certes, comme tout honnête homme, je ne puis que ressentir avec révolte l'injustice qui est faite à tant de nos amis en paroles et en actions. Mais la peine éprouvée est une chose, l'action efficace en est une autre. Celle-ci commence avec l'union de tous, dans la dignité et la manifestation publique de cette union. C'est pourquoi l'existence même d'*Arcadie* et sa persistance depuis neuf ans maintenant me paraissent être des faits importants. De cette minorité homophile diffuse, sans lien, faire sortir une collectivité consciente d'elle-même, c'est l'indice d'un avenir qui fera reculer un peu plus les ténèbres qui enveloppent encore des êtres humains qui n'ont pas demandé à être ce qu'ils sont.

MICHEL DUFAUD.

LE BEAU DIOCLÈS

*Verse encore, remplis la coupe et la brandis
Pour boire à celui-là que j'adore, et redis :
« A Dioclès » — Que l'eau ne souille pas ma coupe
Vouée au bel enfant. Son profil se découpe
Harmonieusement sous les cieux attiédés,
Que Dioclès est beau! Bien beau. Si tu le nies,
Que la nuit pour le soir allume son flambeau
Qu'il règne sur l'azur des plaines infinies
Et je pourrai jouir, seul, de ce qui est beau.*

CALLIMAQUE.

De Cyrène (IV^e siècle av. J.-C.).

Traduit par GUILLOT de SAIX.

REGARDS SUR TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

par

ROBERT AMAR

I. — OSCAR WILDE

(Suite et fin) (1)

Penchons-nous d'un peu plus près sur le tourment de ces enfants et la conscience qu'ils avaient du drame qui les enveloppait dans ses voiles aussi noirs que mystérieux. « L'une des choses les plus déroutantes dans le fait de n'avoir point de parents est le sentiment permanent qu'il n'existe pas un cœur où vous teniez la première place. Si vous mouriez, personne ne verserait la moindre larme et ne vous accorderait la moindre pensée. En réalité, j'étais constamment dans les pensées de mon père, mais comme on m'avait laissé entendre qu'il était mort, je ne pouvais pas le savoir. »

En février 1899, Oscar Wilde fit le voyage de Gênes à seule fin d'aller sur la tombe de sa femme; il ne cessa de demander où étaient ses fils, s'informant sur eux, mais ils étaient bien cachés et aucun de ses amis ne savait où ils étaient.

Vyvyan avait quatorze ans lorsqu'un de ses professeurs lui apprit que son père était mort, deux jours avant, à Paris, et s'était fait catholique avant d'expirer.

Il en manifesta de la surprise, le croyant mort depuis longtemps. On ne lui fit pas prendre le deuil et on lui indiqua qu'il ne devait pas songer à faire carrière en Angleterre mais sans dire pourquoi. « J'étais un orphelin — d'un genre particulier — dont personne ne voulait. »

Il note que son frère et lui auraient pu être beaucoup plus heureux si, après la mort de leur mère, on leur avait laissé fréquenter les amis — restés fidèles — de leur père, tout disposés à les entourer. Mais cette famille avait résolu

(1) Voir *Arcadie*, n° 100-102.

TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

d'opérer une séparation totale entre eux et tout ce qui était Wildéen. Même avant les événements, elle méprisait leur père parce qu'il représentait ce qu'elle détestait le plus : la poésie, le théâtre, les acteurs, les conceptions sur l'art, la fantaisie, l'originalité. « Il était donc son flanc comme une épine aiguë. »

Il quitta l'école en 1904; c'est alors — une semaine après la publication du *De Profundis* — que sa tante lui révéla la vérité au sujet de son père. Les réticences l'ayant amené à se livrer jusque-là à toutes sortes de conjectures, il éprouva d'abord un grand soulagement. « Mon imagination me le montrait alternativement comme un escroc ou un cambrioleur. Parfois, je pensais qu'il s'était peut-être rendu coupable de bigamie en épousant ma mère et que Cyril et moi étions des enfants illégitimes; cette dernière crainte était celle qui me revenait le plus souvent. Et lorsque je dis que j'étais soulagé, c'est parce que je découvrais que nous étions, après tout, des enfants légitimes et que quoi qu'eût fait mon père, cela n'avait causé de tort qu'à sa famille immédiate. » Le calvaire n'était point pour autant gravi jusqu'au sommet. Il envisage successivement de devenir jésuite, ingénieur, médecin, consul, mais ces projets doivent être abandonnés les uns après les autres pour des raisons tenant à son père. Finalement, il se lance dans les études de droit, à Cambridge. Mais, là encore, quel amas de mensonges, de ruses, de supercheries compliquées pour répondre aux curiosités étudiantes sur l'existence et la carrière paternelles!

Trois mois après sa majorité, il put prendre contact avec des amis intimes de son père en une rencontre très émouvante. (Quant à Lord Alfred Douglas, il ne devait l'apercevoir qu'une fois au théâtre et ne lui parler, une autre fois, que quelques minutes, sur des banalités, au cours d'un mariage.)

A Paris, il assista à la translation du cercueil du Cimetière de Bagneux au Père Lachaise; cette circonstance, comme la précédente, était due à la vigilante amitié du fidèle Robert Ross.

Les années ont passé. Le fils d'Oscar Wilde — qui vit à Londres — est devenu septuagénaire. Avec le recul du temps, quel jugement va-t-il porter? « L'aspect le plus marquant du caractère de mon père était sa grande humanité, son amour de la vie et de ses semblables, sa sympathie à l'égard de la douleur. C'était le meilleur et le plus doux des

hommes et il détestait voir quiconque souffrir. Aucun de ses biographes... n'a dit qu'il ait jamais commis un acte bas ou dépourvu de bienveillance. » Il rappelle que, dans la geôle de Reading, il racheta, anonymement, de la prison trois petits enfants condamnés pour le crime d'avoir braconné des lapins, les parents ne pouvant pas payer l'amende.

« Mes sentiments à l'égard de la mémoire de mon père ont toujours été nécessairement assez mêlés. Je songe à ma mère avec une affection et un regret profonds... Mais je suis également fier de mon père et de la place qu'il occupe dans la littérature anglaise.

« Je me le rappelle comme un géant souriant, toujours vêtu avec élégance, qui se traînait avec nous sur le parquet de la nursery et vivait dans une auréole de fumée de cigarette et d'eau de Cologne. Durant ses dernières années, nous ne quittions pas ses pensées. Il demandait toujours à Robert Ross d'essayer d'apprendre quelque chose sur nous, comment nous allions et comment nous travaillions à l'école. Et Ross me dit qu'il versait des larmes amères lorsqu'il songeait à quel point il avait failli à son devoir envers nous, envers lui-même et envers ses ancêtres.

« Quand, pour toujours, je fus séparé de mon père, je passai par les stades de la crainte, de la perplexité et de la frustration... Ma crainte venait de ce que je pourrais un jour découvrir. Ma frustration provenait de ce qu'on me cornait constamment aux oreilles que j'étais différent des autres garçons, un paria qui ne pourrait trouver sa place dans le monde si ce n'est, peut-être, en quelque coin éloigné.

« L'atmosphère de dissimulation dans laquelle je fus plongé dans mon enfance eut pour résultat de m'affliger toute la vie d'une gênante timidité. A cause de ma position anormale et souvent embarrassante, il m'est difficile de me faire des amis... Ma personne requiert presque toujours une explication, presque une excuse. »

Nous devons avoir une grande reconnaissance à Vyvyan pour avoir écrit la page qui suit : nous ne la recopions pas sans une profonde émotion. Il serait difficile, en outre, d'énoncer autant de vérités en aussi peu de lignes : beaucoup peuvent encore en faire leur profit.

« Le temps qui endort la douleur et le ressentiment m'a amené à envisager les choses avec plus de tolérance et m'a convaincu que mon père fut davantage la victime des circonstances que de sa propre faiblesse morale... S'il n'avait

eu la malchance de connaître Lionel Johnson qui le présenta à Alfred Douglas et si le père d'Alfred Douglas n'avait haï son fils et ne s'était servi d'Oscar Wilde pour tirer les marrons du feu, tout eût été différent.

« Je n'essaie pas de défendre la conduite de mon père mais je crois que la peine qui lui fut infligée était d'une inutile sévérité. Et je ne veux pas seulement parler de la sentence d'emprisonnement mais de la suppression virtuelle de toutes ses œuvres, et de l'ostracisme et des insultes qu'il a subies durant les quelques années qui lui restaient à vivre...

« Le pharisaïsme de l'époque n'était, en réalité, destiné qu'à camoufler son hypocrisie et les gens qui condamnaient mon père avec le plus de véhémence étaient souvent ceux dont la vie n'eût pu sans dommage être examinée de près. Rien n'indigne autant celui qui transgresse les lois morales que les transgressions de ses semblables, surtout si ces transgressions sont d'un genre différent des siennes. D'autre part, beaucoup de gens d'une piété profonde sont naturellement cruels et considèrent que leur croyance et leurs pratiques religieuses les dispensent de toute autre vertu, en particulier la charité. Quand mon père gisait, brisé et meurtri dans sa cellule, une pétition fut préparée pour demander une réduction de peine, mais la plupart des gens eurent peur de la signer...

« Ce fut une cruelle ironie qu'Oscar Wilde ait été choisi par le destin et ait souffert pour les innombrables artistes qui, avant et après lui, ont partagé cette faiblesse. »

**

La fin d'Oscar Wilde, marié, père de deux fils, loin des ruines d'un foyer saccagé, c'est une fresque dans les tons froids.

En décembre 1897, il arrivera à Paris pour ne plus le quitter : il s'y résigna après avoir écrit à sa femme pour savoir si elle serait disposée à l'accueillir comme son mari ; sa réponse pleine d'hésitations et de réticences, imposant des conditions qu'il jugea inacceptables, le mit dans une grande colère. Tout était fini de ce côté.

La Ballade de la Geôle de Reading, terminée à Naples, parut en 1898 : ce fut sa dernière œuvre.

Sa santé déclinait : la bohème et l'alcool le poussaient du côté de la mauvaise pente. Une impécuniosité permanente le harcelait. Lui qui avait été naguère le plus fêté et le plus entouré sombrait peu à peu dans une solitude à peine

coupée par de brefs entretiens confraternels et le réconfort plus solide d'un Mirbeau et d'un Henry Bauër.

Seul, il l'était bien maintenant, sentant peser sur lui la lourde malédiction du *Vae Soli* des Ecritures. *Roi*, il l'avait été et avait tout gâché : il en était réduit à mendier les miettes du festin qui se poursuivait sans lui.

Il se levait à la fin de la matinée et se rendait à pied de son hôtel du Quartier Latin jusqu'au Café de la Paix où il prenait des apéritifs en attendant le déjeuner. L'après-midi il s'installait au Grand Café jusqu'à l'heure du dîner. Grand mangeur et franc buveur il était resté.

Le soir, il ne faisait pas mystère de retrouver les garçons des boulevards sur lesquels il se penchait tendrement, beaucoup plus pour retrouver sa jeunesse et sa beauté perdues que pour en tirer jouissance. Il avait toujours aimé les plaisirs simples, dernier refuge, comme il disait, des gens compliqués.

« Je ne puis supporter d'être seul, écrivait-il à Robert Ross le 14 mai 1898, et s'il est vrai que les gens de lettres sont charmants quand ils me rencontrent — nous nous rencontrons rarement — mes compagnons sont ceux que je peux me procurer et bien entendu, ces amitiés-là il faut que je les paye, bien que — je dois le dire — elles ne soient ni exigeantes ni coûteuses. » (Parmi ces gens de lettres, il y avait André Gide — qu'il avait connu dès 1891 — sur qui il eut une influence considérable dans sa déchristianisation et sa démoralisation, dans la formation de son hédonisme, dans sa vie sexuelle, dans ses conceptions esthétiques : nous le montrerons dans l'étude consacrée à l'auteur des *Nourritures Terrestres*.)

Ces besoins ne l'empêchaient pas, à d'autres heures, de s'abandonner à de longues méditations et à des retours sans fin sur le thème de ce qu'il avait dit à Gide, après la prison : « Maintenant mon cœur est complètement brisé et j'ai compris que la pitié est la plus grande et la plus belle chose qu'il y ait au monde. Et voilà pourquoi je ne peux pas en vouloir à ceux qui m'ont condamné, et à personne, parce que sans eux, je n'aurais pas connu tout cela. »

L'instinct religieux et le sens du surnaturel furent toujours puissants en lui. Le catholicisme l'attirait : il avait suivi l'œuvre de Newman et obtenu, même, une audience privée du pape Pie IX. N'eût été l'opposition de sa famille, sa conversion réalisée à l'heure dernière l'eût été beaucoup

plus tôt : elle ne fut pas le réflexe du noyé qui s'agrippe à une planche dans le naufrage.

Après deux jours d'agonie, le 30 novembre 1900, le rideau va tomber. Le drame est terminé, les acteurs vont rentrer dans le silence. C'est maintenant qu'il n'y a plus que des souvenirs à étreindre que tout va commencer. Le dernier décor ? Une chambre, au premier étage, donnant sur un petit jardin où deux arbres s'effeuillent, de l'Hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, baignée dans la lumière grise de l'automne. Nous l'avons été voir, il y a peu, ainsi que les objets familiers : le bougeoir et la pendule au lion de bronze noir.

Il y a des lieux où souffle l'Esprit ; il y en a aussi où éclate la détresse de certaines conditions humaines et la grandeur qu'elle engendre : ce n'est que sous le pressoir que le grain donne tout son suc.

*
**

Après les procès de 1895 qui abattirent l'homme, la Presse anglaise fut unanime à condamner toute son œuvre : dramatique, poétique et critique. L'un des principaux journaux londoniens, *l'Echo*, prononçait alors ce verdict définitif : « Qu'il rentre dans le silence et qu'on n'entende plus parler de lui ! » S'il pensait doubler cet ordre d'une prédiction, il se serait lourdement trompé car l'avenir ménageait au banni une éclatante revanche.

Le 11 avril 1946, une représentation spéciale de *De l'importance d'être constant*, au Haymarket Theatre, comptait dans l'assistance le roi George VI, la reine Elisabeth et les deux princesses royales. En 1950, le 50^e anniversaire de sa mort et, en 1954, le centenaire de sa naissance ont été commémorés dans un grand nombre de pays, sous des formes variées, au point que le sévère *Times* ne pouvait que s'y associer à longueur de colonnes.

Traduite dans toutes les langues, représentée dans les théâtres des deux mondes, mise en images en de nombreux films, jamais l'œuvre d'Oscar Wilde n'a été autant à l'honneur à l'étonnement même de ceux qui lui trouvent des ferments littérairement périssables.

Quant à l'homme, cette victime, il ne cesse d'attirer l'attention et la sympathie dans tous les milieux (le succès de ce bouleversant document que Maurice Rostand mit à la scène, sous le titre *Le Procès d'Oscar Wilde*, le montre parmi

beaucoup d'autres preuves). Il n'est pas exagéré de dire que certains — en dehors même du milieu homophile — lui portent un véritable culte et cela est légitime.

Le temps remet à leur place gens et choses : tel, vaincu d'hier, sera triomphateur demain. Les précurseurs et les visionnaires ne présentent jamais de leur vivant un front ceint de lauriers : heureux ceux à qui la postérité apporte la réparation de l'oubli ou de la persécution : eux seuls vivront dans les siècles des siècles. Oscar Wilde, par sa souffrance plus encore que par son génie, est de ceux-là.

ROBERT AMAR.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

Articles philosophiques et scientifiques,

récits, poèmes, illustrations

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 30 NF

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

AXIERASTOS

(Fragments)

Des quelques extraits de ce dialogue inédit que je me hasarde à publier, les lecteurs percevront un autre son de cloche que celui qui résonne généralement dans cette revue ou même sous la plume de nos détracteurs. Chacun pensera ce qu'il voudra des idées qui s'en dégagent. Il faut seulement ne pas les confondre avec je ne sais quelle apologie du conformisme. Pour cela, il suffira de lire attentivement.

AXIEROS

Ombre de Socrate, n'est-ce pas toi que je rencontre enfin? J'ai longtemps erré dans le pâle séjour des morts avant de reconnaître parmi ces foules ton visage camus et ton crâne bombé. Je te cherchais. Je voulais moi qui te suis inconnu, converser avec toi à la manière antique. N'est-ce pas trop te demander, ô philosophe?

SOCRATE

O jeune mort, tôt descendu aux rives du Cocyte, parle. Interroge moi. Je te répondrai aussi longtemps qu'il faudra, sans souci du temps qui s'écoule, car, ici, nous ne connaissons plus, hélas, le tourment des heures brèves.

AXIEROS

Que te dirai-je, ô Socrate, qui sois digne de toi?

SOCRATE

Etrange question! Tout à l'heure tu venais à moi les lèvres bourdonnantes. A présent, tu es embarrassé. Pourquoi ce changement brusque d'attitude?

AXIEROS

Il m'a suffi d'entendre ta voix pour qu'aussitôt mes idées soient captives et charmées. Elles n'ont plus d'ardeur, ni d'animosité pour s'entrechoquer. Elles sont comme des danseuses qui n'attendent que la musique de tes paroles pour évoluer selon le rythme, traduisant en figures la beauté que tu répands autour de toi.

SOCRATE

La musique de ma voix! Tu veux dire le déroulement de

mes pensées. Mais je ne joue d'aucun instrument de musique. Mon seul art fut d'apprendre aux hommes à distinguer le juste et l'injuste et à avancer dans la connaissance de soi.

AXIEROS

Socrate, tu es plus encore que je ne m'y attendais, l'enchanteur de l'âme. Quel plaisir divin de suivre le vol de ta pensée et comme il serait bon d'y puiser une consolation, si une consolation pouvait être apportée aux ombres que nous sommes.

SOCRATE

Que veux-tu dire par consolation? Je crains de ne pas t'entendre.

AXIEROS

Tu fus le plus grand des sages à Athènes et la paix dont tu jouis aux champs élyséens est la récompense de ta vie et ta sublime mort. Mais moi, j'ai vécu sans cesse déchiré par un trouble profond, ballotté entre mes passions et mes remords. Ceux-ci ont passé avec moi la barque de Charon et ils bourdonnent en moi comme un essaim de guêpes en colère, ne me laissant nul repos. Tu comprends à présent de quelle consolation j'ai soif.

SOCRATE

Qui donc es-tu?

AXIEROS

Ai-je jamais su ce que j'étais? Inexpert dans l'art que tu enseignas aux Athéniens, je suis resté à moi-même une énigme indéchiffrable.

SOCRATE

Enfant! Plus ou moins, n'en est-il pas de même pour tous? Depuis qu'il y a des hommes, un seul est-il parvenu à la plénitude de la connaissance de soi? Moi-même n'oserais le prétendre. Malgré nos efforts, il subsiste toujours quelque énigme, tant l'homme est de nature complexe. Cela ne doit pas nous décourager. Travailler à se mieux connaître est moins une fin qu'un moyen. N'es-tu pas de mon avis?

AXIEROS

Certes, oui. Mais les éléments de sagesse que tu as appris aux hommes, que ne les ai-je pratiqués! J'ai vécu d'une telle manière que ma vie te paraîtrait le contraire de ce que tu as enseigné.

SOCRATE

Aurais-tu été capable de commettre le mal par plaisir, sachant que c'était le mal?

AXIEROS

Non, je n'étais pas si mauvais; ou plutôt, je ne distinguais pas toujours le bien du mal selon les règles communes.

SOCRATE

Quelque sophiste n'aurait-il pas brouillé ton bon sens par des discours artificieux?

AXIEROS

Nullement. Mon trouble venait d'ailleurs.

SOCRATE

Tu ne me parais pas, ombre plaintive, avoir été de ceux qui s'endurcissent, comme les voleurs ou les pirates, à pétrir les pires forfaits.

AXIEROS

Peut-être eut-il mieux valu que je ne sois qu'un bandit! Ecoute, Socrate. Je fus dès ma naissance un mélange d'êtres, comme les sphinx ou les centaures, mal fait pour vivre ainsi qu'il est d'usage. La nature m'a donné les désirs amoureux d'une femme dans un corps d'homme et, non contente de cette bizarrerie, elle a mêlé dans mon âme les aspirations les plus contradictoires, les plus inconciliables. Comment apprendre à distinguer le bien et le mal, selon les normes habituelles, à un être ainsi fait?

SOCRATE

Tu fus cet assemblage?

AXIEROS

Hélas, cela est certain.

SOCRATE

Tu te moquais donc de moi tout à l'heure en prétendant t'ignorer. Tu te connais assez bien et tu as résolu ta propre énigme avec plus de clarté que bien des mortels dont le cas, cependant, me semble plus simple que le tien.

AXIEROS

Devines-tu maintenant d'où venaient les tourments de ma vie?

SOCRATE

Je le vois. Ta nature était double. Tu ne pouvais satisfaire aux désirs de l'une sans blesser l'autre.

AXIEROS

Ce fut ainsi. Aggravée, exaspérée par la morale qu'on m'avait enseignée, la dualité irréconciliable de mes natures engendra en moi un état de conflit perpétuel. Cela me persuada que j'étais coupable d'être, coupable dans le plus essentiel de mon être. Jamais je ne parvins à m'accorder avec les tendances antagonistes que je portais en moi. Ma conscience, au lieu d'être simple, voyait double ainsi que ces chiens aux yeux vairons qui ne doivent pas percevoir les couleurs de la même façon et qui ne savent quel œil dit plus vrai que l'autre.

[*Socrate lui demande ce qu'il a tenté pour sortir de cet état, au surplus « très proche de celui de la plupart des mortels dont l'âme nourrit des passions ennemies ». Axieros reconnaît qu'il était trop jeune pour soumettre aux ordres d'une volonté constante tout ce qu'il y avait en lui d'exigences charnelles.*]

SOCRATE

N'as-tu pas tendu à faire une part de plus en plus large aux aspirations de l'esprit en refusant trop grasse chère aux appétits du ventre? (1).

[*Axieros raconte alors l'enchaînement de ses actes, ses plaisirs fugitifs, ses dégoûts, ses souffrances, tout un ensemble complexe de voluptés et de remords dont il avait fait la trame de sa vie et qui était devenu une délectation dont il ne pouvait se passer... Il ajoute :*]

Enfin, j'allai jusqu'à proposer à mes semblables de mordre avec moi au fruit empoisonné. Tournant le dos à la vertu, comme à toute hypocrisie, je composai une apologie de mes égarements et j'en fis un petit livre dont l'ombre, tu le vois, est entre mes mains. Je serais extrêmement désireux que tu le lises, Socrate, et de connaître ton opinion.

SOCRATE

L'ombre de mon opinion, devrais-tu dire. Mais en ces sortes d'ouvrage, je ne suis pas bon connaisseur et encore moins critique. Cent ombres illustres mieux que moi pourraient te donner un avis hautement autorisé.

AXIEROS

Non, c'est le tien qui m'importe, parce que tu juges de

toute chose librement et que, de plus, tu eus l'heur de vivre en un temps où mes « hérésies d'amour » étaient assez bien acceptées. On dit que toi-même ne fus pas insensible à la beauté des éphèbes. Tu seras donc un juge éclairé et compréhensif. Lis, s'il te plaît.

(Axieros se promène parmi les champs d'asphodèle pendant que Socrate lit *Platoniquement*.)

SOCRATE, à voix basse, grommelant

Par Hercule! Que puis-je entendre à ces mots fabriqués comme des monstres? Ni les ombres de Fénelon et de Voltaire qui m'apprirent le français, ni celle de Littré que j'ai rencontrée quelquefois, ni celle de ce poète Verlaine dont on dit qu'il me ressemblait, ni celle d'André Gide, ce puriste, avec qui j'ai eu maints entretiens ne goûteraient ce dialecte barbare et pédantesque...

(Il ferme le livre et l'auteur d'accourir.)

AXIEROS

Maître de toutes vérités, j'attends de vous la vérité. Ici, il serait vain de flatter l'ombre d'une vanité. Je vous écoute.

SOCRATE

Pourquoi as-tu choisi un nom grec que nul ne porta, pour te masquer dans la république des lettres? Cet Axiéros me laisse rêveur. Était-ce un vœu? Si oui, pourquoi n'avoir pas été jusqu'à t'appeler « Axierastos »? Tu n'en es pas à une hardiesse près.

AXIEROS

Que voulez-vous dire?

SOCRATE

Axierastos signifie : digne d'être aimé avec passion. Mais quoi? N'entendrais-tu pas le grec?

AXIEROS

O Socrate, je suis comme une enfant. L'ironie, même ici-bas, me blesse et je vous implore de me l'épargner.

SOCRATE

Soit. Je tremperai ma langue dans le miel.

AXIEROS

Revenons-en, si vous y consentez, à ce mince volume.

SOCRATE

Il a fait surgir dans ma mémoire un souvenir de ma vie terrestre. J'ai revu les enfants apprenant à chanter selon les

règles et les modes. Quand un d'entre eux chantait faux, le maître le grondait. Le jeune maladroit avait fait fuir les muses. La note discordante qu'il avait proférée avait détruit l'harmonie et pour le punir, il était battu de verges.

C'est à cette obligation de respecter le rythme et la mélodie que j'ai pensé en fermant ton livre. En cette Grèce d'autrefois dont tu parais t'être fait, d'ailleurs, une idée fautive, tu aurais risqué d'être fouetté pour avoir à ta manière joué faux.

AXIEROS

Vous plaisantez, ô philosophe.

SOCRATE

Non. Réfléchissons. Ne te semble-t-il pas que la correction infligée au mauvais chanteur était juste? Sans exactitude dans le chant de chacun des choristes, il n'y a plus de musique et la beauté de l'harmonie est perdue pour tous. Or, l'harmonie est un bien qui nous fut donné par les dieux et nul n'a licence d'en priver les autres hommes par maladresse ou par caprice.

N'est-il pas raisonnable d'exiger de tous ceux qui chantent une voix souple et docile, habile à suivre exactement la ligne mélodique telle qu'elle a été conçue par le compositeur? N'est-il pas juste de punir ceux qui détruisent la musique par une voix discordante ou par une oreille insuffisamment sensible? Comme il n'y a pas de musique sans règles et sans accord des sons, il n'y aurait plus de société sans d'autres règles qui sont appelées lois, tout aussi nécessaires à l'ordre et à la beauté dont les hommes ont besoin pour vivre ensemble et harmonieusement dans la cité. Ceux qui portent atteinte à cet ordre et à cette beauté sont assurément coupables de priver autrui d'un bien indispensable qui ne peut durer sans l'accord de tous.

Y a-t-il quelque chose qui s'écarte de la justice dans ce que je viens de dire?

AXIEROS

Pourquoi punir l'enfant qui a chanté faux? Est-ce sa faute si son gosier est indocile ou son oreille mal faite?

SOCRATE

Qu'il soit coupable ou non, les dieux nous le diraient, peut-être, qui connaissent l'origine de toute chose. Nous, hommes, afin que le chant soit ce qu'il doit être, une source d'harmonie dont tous aiment jouir, nous sommes tenus de contraindre les choristes à chanter agréablement et à suivre la notation et la mesure avec ponctualité. Sinon il n'y a plus chant, ni rien qui ressemble à la musique, mais une cacophonie. Cela n'est pas un art humain, mais un désordre digne des bêtes sauvages.

AXIEROS

Comparaison n'est pas raison. Dans la classe d'amour, ceux qui ne se sentent pas portés à aimer comme les autres, s'ils sont punis ou bannis comme des délinquants, se trouvent privés de certaines joies plus nécessaires encore que la vie.

SOCRATE

Eh quoi? T'obstinerais-tu à chanter un ré quand tout le monde chante un do?

Il y a dans l'homme un besoin inné de vivre en société et sans elle, qui pourrait subsister? De cette vie en société, naît un entraînement inconscient à suivre le comportement de ceux qui nous entourent. Sans cela, l'harmonie qui est nécessaire pour vivre en commun dans la république ferait défaut. C'est ainsi que nous sentons, sans même qu'il soit besoin de lois, ni de juges, que nous devons pratiquer les mêmes modes qu'autrui pour le costume, la nourriture, les usages, la politesse, l'écriture, les cérémonies et bien d'autres choses en diverses circonstances. Si nous supprimions cela, nous perdriions la communication de l'esprit et du cœur et des actes avec les hommes. Nous ruinerions la cité, ou plutôt, elle ne naîtrait même pas. D'ailleurs, nous sommes instinctivement assez sages pour ne pas remettre ces choses-là en question. Notre intérêt le plus pressant est de parler le langage de tout le monde dans notre pays et d'écrire selon la grammaire et la syntaxe. Si nous allions contre cela, nous serions aussitôt incompris et séparés de la société des vivants, comme peuvent l'être les tout petits enfants qui n'ont encore rien appris. Rompre avec les règles du costume, de la langue des rapports avec le prochain, ce serait prendre figure d'hommes solitaires plus intraitables que les sauvages. On les tiendrait, et ce serait justice, pour des fous et ils n'auraient plus qu'à fuir dans une forêt pour y vivre tel un animal, loin du monde et de tout contact avec les hommes qui, eux, goûtent les mille douceurs d'une société organisée. Tu penseras avec moi que la condition de ces hommes sociaux serait pire que celle de n'importe quel esclave. Lui, au moins, a l'espoir d'être affranchi ou de trouver un bon maître.

Or, la liberté que tu réclames pour certaines mœurs va à l'encontre des règles du chant. Ce n'est pas la faute des hommes si les règles de la procréation sont ainsi faites. Ils les suivent en général selon l'instinct qui les y pousse. S'il est d'autres hommes qui désirent d'autres choses, je ne puis les approuver d'en faire montre et de vouloir faire entendre leur modulation particulière à ceux dont l'oreille ne la goûte pas. Ils sont la fautive note dans le concert avec tout ce qui s'ensuit pour eux et pour les autres.

Ces hommes-là demandent et reçoivent cependant de la

société toutes sortes de choses qui n'existeraient pas s'il n'y avait cet accord nécessaire à la vie sociale. Comment peuvent-ils accepter ce qui est bon pour eux et refuser sur un point de donner en échange la note juste?

AXIEROS

Ce serait donc une obligation de faire semblant de jouer un personnage qui n'est pas le leur? Bref, d'être hypocrite pour ne pas déplaire à de nombreuses oreilles? Je n'ai pu accepter cela et mon livre est justement une protestation contre cette contrainte qui m'obligerait à mentir toute ma vie...

SOCRATE

Autrement dit : à chacun sa morale. La chose est-elle possible dans une société telle que celle dans laquelle tu as vécu?

[La discussion s'égare. Puis, Socrate reprend sa proposition. Le sage se soumet aux lois, même injustes, s'il en a reconnu la transcendance nécessaire. L'homme qui ne peut aimer que les jeunes bergers doit reconnaître que les persécutions dont il souffre ont un sens ignoré de ceux-là même qui le persécutent.]

Cela t'achemine dans la voie de la sérénité par l'acceptation de l'ordre universel. La véritable sagesse te fait comprendre qu'il y a une cause respectable à certaines injustices des hommes, en fussent-ils ignorants eux-mêmes. On doit subir d'une âme égale une condamnation qui, par quelque côté, découle de l'ordre naturel des choses...

AXIEROS

Adieu, Socrate.
(Socrate s'éloigne.)

AXIEROS, seul

Amours passées, étreintes, voluptés que me reste-t-il de vous par-delà le tombeau? Ah, que ne puis-je pleurer pour que mes larmes rafraichissent l'ardente fièvre de mon ombre!

Mais non. Rien ne peut plus m'alléger de ma souffrance, ni chasser cet essaim de guêpes qui tourbillonnent autour de ma tête et me harcèlent sans fin de leurs infatigables aiguillons!

EUGÈNE DYOR.

(1) to ετιουμντικov.

NOUVELLES D'ITALIE

par

MAURIZIO BELLOTTI

PROMESSES...

Depuis quelques mois l'Italie possède un gouvernement dit de « centre-gauche » qui, pour la première fois dans notre histoire, utilise l'apport des voix socialistes. Il est évident que cela n'intéresserait ni notre sujet ni notre revue, s'il n'en résultait une tendance nettement libérale dans la vie politique italienne, en prenant le mot « libéral » dans son sens le plus large; de sorte que, dans les circonstances présentes, il semble difficile d'imaginer que le gouvernement puisse prendre des mesures législatives contre l'homosexualité en tant que telle. Il est vrai que la proposition Romano émane d'un député social-démocrate (c'est-à-dire appartenant à la majorité gouvernementale), mais on ne voit guère un gouvernement libéral procéder à une mesure législative aussi anti-libérale.

Il est du reste significatif qu'une des premières mesures prises par la nouvelle majorité a été d'enterrer définitivement la vieille loi fasciste sur la censure cinématographique et théâtrale. La censure théâtrale a été entièrement abolie, et n'a été maintenue, pour le cinéma, que dans le domaine des « bonnes mœurs », C'est, évidemment, un détail dans l'ensemble des projets du gouvernement, mais il est l'indice d'une nouvelle mentalité et d'une façon plus réaliste de voir les choses. Acceptons-en l'augure...

CINÉMA.

Contrairement à toutes les prévisions, *Victim*, le fameux film de Basil Dearden, est passé sur les écrans italiens en version intégrale. Je citerai plus loin l'opinion de Moravia sur cette œuvre.

De même, libre champ a été laissé à *La Fille aux yeux d'or*, de J.-G. Albicocco, dont on a déjà parlé en *Arcadie* (1).

Pour ce qui est des films italiens, citons *Le Désordre* (*Il Disordine*) de Franco Brusati, qui est l'histoire d'un jeune

(1) *Arcadie*, n° 95, nov. 1961, p. 591.

homme sans feu ni lieu, qui cherche dans le monde confus et agité du néo-capitalisme contemporain « sa » vérité. Sans talent, sans instruction, sans argent et sans amis, il prétend, le pauvre, dans un élan d'orgueil vital, se sauver à lui tout seul, armé de sa seule bonne volonté. Son ardent désir est de se faire une place dans la société et de faire sortir de l'hospice sa mère infirme. Au cours de sa quête épuisante, il rencontre successivement un ami, qui semble avoir fait fortune mais qui se révèle en fin de compte comme un pâle prince des « amitiés particulières », une famille prolifique, une femme hystériquement jalouse et une fille idiote, enfin un prêtre défroqué.

Dans *L'Italienne et l'amour*, film à épisodes sur le modèle de *La Française et l'amour*, un des épisodes est à fond entièrement homosexuel : un soir, une femme suit son mari qu'elle soupçonne de la tromper; tout laisse croire qu'elle a tort, car le mari entre dans un bar et y rencontre un jeune homme avec lequel il part et se dirige vers un parc. La femme commence à se demander si elle ne s'est pas trompée lorsque soudain les phares d'une voiture éclairent le mari et le jeune homme, qui n'ont que le temps de séparer leurs lèvres jointes.

Dans *Sénilité*, film de Mauro Bolognini, un sculpteur fait allusion à la cour éhontée que lui fait un vieux noble.

THÉÂTRE ET RADIO.

Je ne vois guère à signaler que la pièce de Brendan Behan, *Un Otage*, qui passe également en ce moment à Paris.

On donne à Milan une pièce en dialecte, *Renata e Mabilia*, dont l'intérêt est d'ordre purement local, mais qui présente cette particularité que tous les rôles, même féminins, sont interprétés par des acteurs du sexe masculin.

Dans certains théâtres expérimentaux passe, en tournée, le célèbre acteur irlandais Michaël MacLiammoir dans la pièce *L'importance d'être Oscar*, consacrée à la gloire d'Oscar Wilde. Jacques Martens en a déjà parlé aux lecteurs d'*Arcadie* (2).

Quant à la radio, le Troisième Programme italien continue à se montrer d'une remarquable largeur de vues en ce qui nous concerne. Une émission d'une heure et demie a été consacrée au *Testament d'Orphée* de Jean Cocteau, et une autre émission au poète grec Cavafy, dont certaines œuvres extrêmement osées ont été lues; on aurait dit que le choix avait été fait pour mettre en lumière sans l'ombre d'un doute les préférences érotiques du grand Alexandrin.

(2) *Arcadie*, n° 89, mai 1961, p. 306.

LIVRES.

Très peu de nouveautés italiennes. *Les Vacances* (La *Vacanza*) de Dacia Maraini (éd. Lerici), est l'histoire d'une nymphe ultra-libre qui, au cours de son itinéraire érotique, rencontre, entre autres, deux homosexuels. *Procès à Cinecittà* (*Processo a Cinecittà*) d'Amélia Del Frate (éd. Canesi) se passe dans le monde du cinéma; une jeune fille prend pour amant un très beau garçon, Sergio, mais un jour elle remarque une bizarrerie dans son comportement : le jeune homme a été engagé par un metteur en scène français pour faire un film, mais il a dû, pour cela, payer... en nature, c'est-à-dire en devenant l'amant du metteur en scène. Grand drame : la jeune fille ne résiste pas à cette découverte et se suicide.

Du français, on a traduit *Le Spectateur nocturne* de Roger Peyrefitte, chez Longanesi (3) et *Et Nunc manet in te* d'André Gide, chez Il Saggiatore.

Parmi les essais, je signalerai la *Psychologie de l'Actualité* d'Emilio Servadio (éd. Longanesi), où le grand psychologue italien analyse très sereinement, entre autres, l'homosexualité et les « ballets verts »; également *Coutumes sexuelles des peuples primitifs* d'Adolf Tullmann (éd. Mediterranee), dont le chapitre XIX est entièrement consacré à l'analyse de l'homosexualité et des autres « anomalies » sexuelles chez les primitifs.

Les Arcadiens, enfin, ne sauraient rester insensibles à la publication du livre *Michel-Ange et son école* (*Michelangelo e la sua scuola*), de E. Barocchi (éd. Olschky), où sont reproduits tous les dessins du grand artiste.

CHRONIQUE.

Spectacle pénible à l'ouverture de l'année judiciaire à Milan. Le procureur Trombi, notre adversaire jusqu'au dernier souffle et tuteur de la moralité nationale, a employé, dans son discours annuel prononcé devant ses collègues magistrats, les expressions les plus violentes contre l'homosexualité et l'« immoralité débordante ». Il est vrai que ces accents indignés sont tombés dans un silence glacial et n'ont trouvé d'approbation qu'auprès de deux ou trois magistrats d'extrême droite.

Comme d'habitude, *Il Borghese* est déchaîné contre les homophiles. Un lecteur ayant écrit à Gianna Preda pour se plaindre des courts-métrages homosexuels « imposés » au public des cinémas italiens par les producteurs, la dame lui

(3) *Arcadie*, nos 79-80, juillet-août 1960, p. 452.

répond qu'elle ignore comment fonctionne la censure cinématographique mais que, ce qu'elle sait, c'est qu' « elle ne peut ni ne veut intervenir lorsqu'il s'agit de films ou de courts-métrages d'inspiration homosexuelle » !

Le même *Borghese* cite un article paru en France dans *France-Observateur* où il est dit que le monde des artistes, des écrivains et des acteurs est envahi par la pédérastie, et où l'on regrette le bon vieux temps où Rimbaud, après son aventure avec Verlaine, était rejeté par toute la société cultivée de Paris.

L'hebdomadaire *Oggi*, qui s'occupe en général uniquement de Soraya et des villégiatures des rois détrônés, a voulu à son tour dire son mot sur l'homosexualité; avec quelle compétence, on s'en doute! tout y est confondu : la pédérastie, les ballets verts, l'exhibitionnisme, etc...; pour finir, le vertueux *Oggi* demande que tous les homosexuels soient brûlés vifs, pour le salut du pays et pour le bien de l'humanité! Il se réjouit de ce que le chef de la Brigade Mobile de Milan, Nardone, ait déclaré une guerre sans merci au « troisième sexe » : si Oscar Wilde ressuscitait, cet énergique policier, paraît-il, n'hésiterait pas à le remettre en prison.

En attendant, ce même Nardone a fait œuvre utile en faisant arrêter une bande de voyous qui ne trouvaient rien de mieux à faire que de faire chanter et d'attaquer à main armée les homosexuels de Milan. En même temps, la Cour d'Assises de Pavie condamnait à des peines sévères des voleurs d'homosexuels, et la Cour de Brescia prononçait un non-lieu dans une affaire de soi-disant ballets verts.

Pour conclure, nous citerons, comme exemple d'extrême civilisation et d'indépendance de jugement, le compte rendu qu'a donné Alberto Moravia du film *Victim* dans l'hebdomadaire *Espresso*.

« Communément, on désigne l'homosexualité sous le nom de vice contre nature, alors qu'en réalité c'est le contraire qui est vrai : l'homosexualité est dans la nature, qui accepte tout et qui contient tout; c'est la Morale qui, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, s'oppose à la nature pour des raisons qui lui sont propres, en refusant et en condamnant l'homosexualité. Cela est si vrai, que les lois concernant la pratique de l'homosexualité varient grandement de pays à pays et d'époque à époque : ce qui était tranquillement admis par les Grecs était, à l'inverse, tenu en abomination par les Hébreux; ce que le moyen âge condamnait au bûcher est aujourd'hui favorisé par le snobisme. D'autre part, depuis Freud et la psychanalyse, tout a été dit sur l'homosexualité : ceux qui continuent à la considérer comme une dépravation ne sont rien d'autre que des ignorants. Il est vrai qu'on pourrait faire observer qu'il est plus difficile à un homosexuel

d'échapper aux pièges de la luxure qu'à un hétérosexuel; et c'est pourquoi le sexe dit « anormal » tend invinciblement, en raison même, peut-être, de la réprobation dont il est l'objet, à sortir des bornes et à devenir obsessionnel... Le film *Victim* est une sorte de pamphlet, non pas tellement en faveur de l'homosexualité que contre la loi qui la condamne et qui, ainsi, favorise le chantage contre les homosexuels. A dire vrai, il n'est même pas réellement question d'homosexualité du tout dans ce film, dans le sens d'une description ou d'une représentation; je veux dire par là qu'on n'y parle pas de la seule chose d'où aurait pu jaillir cette poésie, modeste ou abondante, sans laquelle toute œuvre d'art est irrémédiablement ennuyeuse... J'en viens à penser que même l'abrogation de la loi ne servira pas à grand-chose tant que la société anglaise restera sexophobe et que la presse populaire pourra continuer à poursuivre les homosexuels de ses chantages. Ceux-ci se poursuivront : partout où il y a sexophobie, il y a possibilité de chantage. »

MAURIZIO BELLOTTI.

Der Kreis LE CERCLE The Circle

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 NF (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

AMOURS 1900

de

ARMAND LANOUX

Encore la « Belle Epoque » ! Moulin-Rouge, Palais Rose, Modern-Style et Tournée des Grands-Ducs, on ne nous laisse vraiment guère le loisir d'ignorer tout cela.

Il est juste de dire qu'Armand Lanoux n'est pas n'importe qui, et qu'entre sa plume alerte et les fades images d'Epinal habituelles règne la même distance qu'entre les chromos des calendriers des Postes et les âpres croquis de Toulouse-Lautrec (1).

La « Belle Epoque » ? Ah non ! La « Laide Epoque », plutôt ! elle a tout pour déplaire quand on n'est pas irrationnellement prévenu en sa faveur. Vulgarité, grossièreté, mauvais goût, hypocrisie, manque foncier de cœur et d'enthousiasme, tout cela ruisselle à travers les pages d'Armand Lanoux, sur fond d'obsession sexuelle et d'érotisme malsain. En descendant les degrés de la pyramide sociale, depuis le comte Boni de Castellane qui vend son nom et son honneur à la richissime et laide Anna Gould, jusqu'aux bouges des bas-fonds, on rencontre partout la même absence d'hygiène, la même tyrannie implacable de l'Ordre social, la même affolante quête du plaisir-à-tout-prix... et la même Syphilis qui règne, déesse livide, avec ses sœurs les Névroses, sur ce monde décadent.

Lorsque j'écrivis, voici quelques années, mon étude sur *Le non-conformisme à la « Belle Epoque »* (2), certains lecteurs d'*Arcadie* — non des plus jeunes, évidemment ! — me reprochèrent d'avoir parlé avec trop peu de respect des fastes de cette ère prestigieuse, du mouvement littéraire et artistique épanoui dans l'atmosphère capiteuse des salons et dans la respectabilité des intérieurs bourgeois, d'avoir fait trop bon marché de ses qualités, de son libéralisme, de son amour

(1) Armand Lanoux, *Amours 1900*, collection « L'Amour et l'histoire » (Hachette), 1961, in-8°, 387 p., rel. toile.

(2) *Arcadie*, n°s 69 à 73.

du progrès, de ses vertus laborieuses... En réalité, à lire Armand Lanoux (comme, naguère, le démythifiant *Crapouillot*) je me repentirais plutôt d'avoir été trop indulgent, car même ces aspects séduisants de l'époque 1900 ne le sont que dans la mesure où l'on ferme volontairement les yeux sur tout ce qu'ils recouvraient de cruauté, de morbidité et d'implacable hypocrisie.

Bien entendu, Armand Lanoux, écrivant pour un public qui n'est pas celui d'*Arcadie*, ne réserve pas aux amours « unisexuelles » — Lesbos et Sodome — toute la place que notre curiosité aurait souhaitée. Il est vrai que l'époque qu'il peint était dominée — que dis-je ? obnubilée, envoûtée, affolée, intoxiquée par le mythe de la Femme, avec une tyrannie dont rien, aujourd'hui, malgré l'érotomanie de la publicité à la mode américaine, ne peut nous donner une idée. En comparaison de la Goulue, d'Emilienne d'Alençon et de la Belle Otéro, idoles sexuelles de l'âge du corset et des maisons closes, notre Brigitte Bardot et notre Marilyn Monroe font figure de saines distractions pour familles !

Je regrette néanmoins qu'Armand Lanoux ait si outrageusement simplifié les choses dans le chapitre qu'il consacre aux « révoltés » de l'amour. Sans doute, il cite beaucoup de dames ayant excursionné ou séjourné du côté de Lesbos : Emilienne d'Alençon, Fanny Robert, la Goulue, la Môme Fromage, Gisèle d'Estoc, la tapageuse marquise de Belbœuf, sans oublier bien entendu Colette et Renée Vivien. L'époque était indulgente aux « jeux de dames », qui représentaient à ses yeux un piment supplémentaire pour une sensualité masculine toujours en quête de sensations nouvelles. Mais, côté « messieurs », Armand Lanoux s'en tient à de bien plates banalités. Il connaît, évidemment, le folklore des anecdotes sur Jean Lorrain, Marcel Proust, Oscar Wilde (« Brummel adipeux à doubles poches et triple menton, Barrès gras aux épaules qui tombent et à la taille ridiculement pincée, plâtré, blême comme une lune de cabaret interlope, grand, lourd et mou, obèse et nocturne »), mais avec quelle navrante prédilection il s'étend sur les citations des plus sordides passages des *Deux prostitutions* de Carlier (livre qui est, du reste, largement antérieur à l'année 1900) !

Pour Armand Lanoux — j'aurais attendu mieux de lui — l'homosexualité n'est pas autre chose qu'une « révolte » contre la majorité sexuelle ambiante. Plût au ciel que ce fût aussi simple ! Du mouvement scientifique moderne, qui justement commence à s'épanouir vers 1900 avec les grands sexologues classiques, Krafft-Ebing, Havelock Ellis, Moll, Magnus Hirschfeld, il ne dit pas un mot. Pas davantage de la révolution psychologique que fut l'analyse lucide du « cas Charlus » par Proust. J'ai essayé, dans *Le non-conformisme à la « Belle*

Epique », de mettre en relief les très nombreux aspects de l'homosexualité sous le règne de la « Fâme », et d'énoncer, sinon de résoudre, quelques-uns des problèmes qui se posent à ce sujet. Me sera-t-il permis de regretter que le beau livre qui nous est aujourd'hui proposé, non seulement n'y fasse pas écho, mais ne semble pas même soupçonner l'existence de ces problèmes? Car, après tout, amours de Charlus pour Jupien ou d'Oscar Wilde pour Lord Alfred Douglas, ce sont aussi des *Amours* 1900...

MARC DANIEL.

VARIATIONS SUR L'AMOUR

de

LÉOPOLD GOMEZ (1)

Léopold Gomez ne nous est pas inconnu, puisqu'il a écrit une pièce de théâtre, *Mascarades*, dont Jacques Rémo a rendu compte dans le numéro 6 d'*Arcadie* (juin 1954).

Si j'en juge d'après *Variations sur l'amour*, l'auteur est incontestablement un esprit cultivé et subtil, mais je ne puis dire que son ouvrage m'ait transporté. Il s'agit d'un recueil contenant seize petits contes, dont huit se situent en Afrique du Nord et mettent en relief un caïd septuagénaire rendant la justice d'après des principes d'équité qui, s'ils lui sont très personnels, n'en témoignent pas moins d'une finesse astucieuse et d'une sagesse infaillible.

L'auteur a fait choix, à vrai dire, d'un des modes littéraires les plus ingrats, car chaque conte, forcément très bref, se borne à rapporter une anecdote assez simpliste comprenant un nombre très restreint de personnages, si bien que le champ s'en trouve extrêmement limité et l'intérêt passablement mince. Les sujets traités sont tantôt piquants, tantôt naïfs, c'est dire que leur valeur est très inégale. Seule l'acuité d'esprit du caïd — du moins pour les huit contes qui le concernent — vient apporter une pincée d'humour dans des récits qui sans cela paraîtraient falots. Nous sommes loin de la den-

(1) Editions du Scorpion, 1962. 254 pages. Prix : 11 NF.

sité qui fait la valeur de *Conte bédouin*, de Rejeb ben Sahli, où nous trouvons une substance riche et une atmosphère colorée. Nous sommes plus loin encore de l'exquise poésie qui se dégage du *Jardin des roses*, de Mosarrif Saâdi, dont toute une partie intitulée *De l'amour et de la jeunesse* est consacrée au charme des adolescents.

Si quelques phrases osées rehaussent le ton, sans d'ailleurs jamais choquer, il n'est pas possible de qualifier d'érotiques les contes de Léopold Gomez; je dirais plutôt qu'ils sont badins et serais même tenté de les considérer comme moraux, le caïd justifiant toujours ses sentences par des considérations insolites, certes, mais empreintes de la plus rigoureuse équité.

Le côté arcadien est abordé avec infiniment de discrétion. Le cadre de l'Afrique du Nord se prête évidemment à quelques allusions aux jeunes garçons complaisants, mais sans insister. Un seul conte, *Le corbeau*, est plus typique, puisqu'il nous révèle qu'un jeune homme, amateur de jolies femmes mariées, consent volontiers à satisfaire, à titre de réparation, les maris trompés, qu'il a soin de choisir beaux et séduisants avant de partir à la conquête de leurs épouses. Cette anecdote, je tiens à la mentionner, est particulièrement bien amenée; en effet, faisant suite à d'autres qui démontrent qu'en amour les coutumes changent selon les pays et les époques, elle illustre que la morale repose sur des bases fragiles et que pour un musulman un divertissement homosexuel constitue un événement sans importance ni conséquence.

Malheureusement tous ces contes ne sont pas de la même veine; l'ensemble laisse une impression d'anémie, de monotonie, souvent de puérité ou d'indigence. Je souhaiterais voir Léopold Gomez mettre son excellent style au service d'une meilleure cause.

RAYMOND LEDUC.

PETIT DÉJEUNER CHEZ TIFFANY

de

TRUMAN CAPOTTE (1)

La première et la plus importante des quatre nouvelles composant le recueil a donné son nom à l'ensemble du livre : c'est *Petit déjeuner chez Tiffany*, qui, adapté à l'écran, est devenu *Diamants sur canapé*.

Mais c'est le troisième récit, *La guitare de diamants*, qui mérite un bref commentaire dans notre revue. L'action se situe dans une prison où l'un des détenus, Schaeffer, qui pour avoir tué un homme purge une peine de détention à vie, s'éprend, en dépit de ses cinquante ans, d'un jeune blond de dix-huit ans, Tico, condamné à deux années d'emprisonnement pour avoir blessé un marin dans un bar. Schaeffer, qui a un peu d'instruction et beaucoup de cœur, rend de menus services à ses camarades, notamment en leur donnant lecture des lettres qu'ils reçoivent, mais il a soin d'en enjoliver la désagréable teneur afin de ne pas chagriner les destinataires. Quant au jeune Tico, il charme tous ses camarades de dortoir aux accents joyeux de sa guitare : « La plupart des hommes éprouaient une sorte d'amour pour lui. » Schaeffer et Tico deviennent inséparables, mais en tout bien tout honneur : « Sauf qu'il n'existait entre eux aucun rapport physique de fait ou d'intention, encore que de telles choses ne fussent pas ignorées dans la prison, ils se comportaient comme des amants. » Au dortoir, leurs couchettes étaient côte à côte et Schaeffer ne se lassait pas d'écouter les histoires rocambolesques de Tico, car « il se sentait nerveux et sans force quand il ne parvenait pas à atteindre son ami » ; il se grisait aussi d'admirer la plastique du garçon, qui « allait et venait, se déhanchant avec une grâce provocante de gigolo, de danseur ». Aussi lui offrait-il des friandises et quand il mangeait une orange, « il tendait les tranches les plus juteuses à son ami ». Ces gentillesses idylliques prirent malheureusement fin lorsque Tico s'évada de la prison ; certes, ils devaient partir ensemble et au dernier moment « Schaeffer sentit la main de son ami se fermer sur la sienne et la serrer tendrement », mais on n'est pas aussi agile à cinquante ans qu'à dix-huit et une chute malencontreuse se traduisant par une

(1) Gallimard, 1962. 217 pages. Prix : 8,50 NF.

fracture de la cheville laissa sur place l'infortuné Schaeffer, tandis que le bel adolescent réussissait seul à prendre la clef des champs.

Cette petite histoire fort pudique est racontée avec simplicité sur un ton de bon goût. On n'y retrouve rien de cette brume impénétrable qui obscurcissait *Les domaines hantés*, du même auteur. Ici Truman Capote se sent parfaitement à l'aise pour dépeindre un état psychologique qui semble tout naturel, surtout dans un pénitencier, lorsqu'un homme d'âge mûr subit le charme physique d'un jeune et beau garçon, d'autant que rien ne vient concrétiser cette attirance.

Il convient de noter, de surcroît, que contrairement à beaucoup d'écrivains, Capote n'a nullement noirci les deux éléments du couple. S'ils sont en prison, c'est, pour l'un comme pour l'autre, à cause d'un méfait quasi-accidentel qu'ils ont commis une fois en tout et pour tout ; de plus, Schaeffer est le détenu le plus cultivé, le plus généreux, le plus délicat de son groupe et Tico sait allier la beauté et la tendresse au talent musical. Le lecteur, fût-il puritain, est obligé de reconnaître que voilà deux personnes sympathiques qui, au demeurant, ne commettent rien de répréhensible. Des ouvrages littéraires de ce genre ne sauraient donc nous porter aucun tort ; j'avancerai, pour un peu, qu'ils seraient à leur place dans une bibliothèque éducative...

RAYMOND LEDUC.

LES AMANTS

de

ROBERT MARGERIT

Il est assez fréquent que les œuvres de Robert Margerit évoquent, non sans une certaine morbidité parfois, certains aspects « marginaux » de la sexualité. *La Malaquaise*, notamment, on s'en souvient, faisait plus que des incursions en terre de Lesbos. Mais je me demande pourquoi, lors de la publication des *Amants*, en 1957, il ne s'est trouvé personne pour signaler aux lecteurs d'*Arcadie* cet excellent roman qui les intéresse à plus d'un titre (1).

(1) Robert MARGERIT : *Les Amants*, Paris (Gallimard), 1 vol. in-8°, 265 p., 1957.

Ce livre a deux héros: le « beau Rico » — Richard Artigues — riche désœuvré qui consacre sa vie à la recherche de la beauté sous toutes ses formes, y compris sous les troublantes espèces des adolescents, et la mystérieuse Irène, qui se livre à l'érotisme avec frénésie en refusant l'amour comme un irrémédiable avilissement. Entre eux, le jeune Guy — qui unit « en une troublante ambiguïté la grâce d'une fille et la finesse de l'adolescent » — et la fraîche Junie, pour qui sa cousine Cléone, l'austère et inquiétante apôtre de la pureté, éprouve d'indéfinissables sentiments. Les comparses sont à la hauteur des protagonistes : Verdazin, que ses relations avec le « beau Rico » ont compromis, et qui se trouve un soir face à face avec sa propre mère dans une partie fine très déshabillée, Raphaël, le « protégé » du gros avoué M^e Hubert qui « aime tant les petits cols bleus », et le « peintre au masque d'imperator, marié, père de famille, mais qui ne peut se défendre de s'en aller errer au fond du parc autour de certaine vespasienne de mosaïque bleue... ».

L'art de Robert Margerit — naguère Prix Renaudot, on se le rappelle, avec *Le Dieu nu* — fait « passer » ce que certaines situations et certains sentiments pourraient avoir d'outré et, parfois même, de franchement déplaisant. J'avoue, pour ma part, être davantage sensible à un certain côté « démodé » de l'intrigue et surtout des personnages. Le roman se situe dans une ville de province, avant la guerre, et cela se sent. Du reste, une certaine indifférence pour le « ton à la mode » n'est pas dépourvu d'avantages : *Les Amants* sont une œuvre solide, bien écrite — ce qui n'est pas si fréquent de nos jours! — et pénétrante. Je suis persuadé qu'elle éveillera, chez beaucoup d'Arcadiens (surtout chez les « moyennement jeunes ») de profonds échos.

MARC DANIEL.

RELIURES

1961-1962

(dos en cuir - couleur verte)

12 NF l'une (port compris)

LE DÉCLIN DE L'AUTORITÉ ET LA JEUNESSE ACTUELLE

du

Dr GILBERT ROBIN

Nos lecteurs connaissent le Dr ROBIN comme l'auteur d'une excellente étude historico-psychiatrique sur Louis II de Bavière, dont j'ai rendu compte en son temps en *Arcadie* (n° 85, janvier 1961).

Mais cet homme, si ouvert aux problèmes de notre temps et d'une si vaste culture, est avant tout un spécialiste (je n'ose dire un « technicien », le mot est si galvaudé!) des questions d'éducation de l'enfant envisagées sous l'angle de la psychologie et, le cas échéant, de la psychiatrie. Il avait naguère entretenu le large public de la collection *Que sais-je?* aux Presses universitaires de France, de « L'Éducation des enfants difficiles ». Aujourd'hui, c'est au problème du *déclin de l'autorité et la jeunesse actuelle* (1) qu'il s'attaque de front.

Le titre lui-même indique l'idée-force de l'ouvrage : les drames de la jeunesse d'aujourd'hui (dont nul ne saurait songer à nier l'existence ni la gravité) ont, aux yeux du Dr ROBIN, leur source essentielle dans le « déclin de l'autorité » qui est une des caractéristiques majeures du xx^e siècle. Il apporte, à l'appui de cette thèse, une éloquence que rendent redoutable un talent littéraire hors de pair, le don des formules les plus frappantes et des arguments les plus lumineux, et une conviction chaleureuse. Ce ne sont pas seulement les parents, incapables d'établir avec leurs enfants les relations d'autorité nécessaires, qui sont en cause : c'est aussi le juge qui ne sait plus condamner, le professeur qui ne sait plus se faire respecter, les hommes d'État qui ne savent plus gouverner. Le Dr ROBIN trace de notre société un tableau assez affolant : le goût de l'argent, de la « réussite » à tout prix, prime les anciennes notions démodées de « devoir » et d'« honneur » ; l'audace, l'insolence, la violence, le laisser-aller, ont remplacé le labeur, l'honnêteté, la patience et l'amour de la netteté ; les penseurs, surtout — principaux responsables! — tels Sartre et Mme de Beauvoir, inculquent à la jeunesse, comme des dogmes, l'anarchie et le refus de toute autorité.

Après ces prémices — dont je l'avoue, les positions m'ont

(1) Dr Gilbert Robin, *Le déclin de l'autorité et la jeunesse actuelle : les causes et les remèdes*. Paris (Wesmaël-Charlier), 1962, in-16, 136 p.

paru parfois friser le paradoxe — le Dr ROBIN se livre à une critique nuancée et excellente de la psychanalyse, ou plutôt des excès de la méthode psychanalytique appliquée à l'éducation des enfants : à force d'oublier que les « complexes » ne sont que des cas pathologiques et de traiter tous les enfants comme les jouets d'obscures forces souterraines, on en arrive à leur enlever tout sentiment de responsabilité et à justifier tous leurs écarts. Or, bon gré mal gré, les hommes vivent en société, et les instincts anti-sociaux doivent être contenus!

Suit une analyse très claire des « caractéropathies » — autrement dit des défauts constitutionnels, innés ou acquis à la suite d'une toxi-infection ou d'une atteinte au cerveau, qui font les enfants « anormaux »... ou tout simplement « difficiles ». Le Dr ROBIN est très sceptique sur les possibilités de « redressement » moral et social que leur offrent les établissements à la mode d'aujourd'hui, où l'on s'acharne, sous prétexte de les libérer de leurs « complexes » et d'en faire des hommes « comme les autres », à les persuader qu'ils ont tous les droits et à leur enseigner — leçon terrible! — que la société est faible et indulgente vis-à-vis de leurs écarts. Graine de criminels, dont la « floraison vénéneuse » sera facilitée par l'oubli de cette vérité que « la dureté est une vertu ».

Ces questions, on s'en doute, touchent de près les homosexuels : car c'est tout le problème de l'attitude des éducateurs face aux manifestations « aberrantes » de la sexualité qui est ainsi posée. Or, le Dr ROBIN est la raison même : il sait qu'il n'y a de perversion que dans le mot. C'est le tabou qui crée la perversion, pardon, la pseudo-perversion. Nulle part le Dr ROBIN ne commet l'erreur de confondre homosexualité et « criminalité sexuelle ». C'est pourquoi nous pouvons, sans arrière-pensée, nous associer à sa démythification du « blouson noir » : pas « héros » pour un sou — sauf dans les films commerciaux et dans les fantasmes de quelques intellectuels détraqués — le « blouson noir » est en réalité un pauvre type infantile, médiocre à tous points de vue et dont l'esprit et le cœur sont des *no man's lands*. Il est de notre devoir, à nous adultes responsables, de cesser d'alimenter le « mythe des blousons noirs » par la complaisance romantique avec laquelle certains d'entre nous le considèrent.

Là où, personnellement, j'aurais tendance à être moins d'accord avec le Dr ROBIN, c'est lorsqu'il s'élève contre les ravages de l'esprit critique (ou plutôt de l'« esprit de critique »), du refus de l'Autorité avec un grand A et de la Morale avec un grand M. Je lutte avec trop d'ardeur et de ferveur contre les tabous pour suivre le Dr ROBIN sans arrière-pensée sur ce terrain. Toutefois, je reconnais volontiers que tout le monde n'a pas une vocation de démolisseur, et qu'il faut avoir la tête bien faite pour se servir du doute comme oreiller, comme disait (ou à peu près) Montaigne. La négation

systématique de l'autorité peut être une position intellectuelle féconde du point de vue scientifique, elle n'est pas une règle de vie possible pour des êtres vivant en société.

Comme on le voit, le livre du Dr ROBIN nous entraîne loin... Autant que de l'éducation de la jeunesse, c'est des structures mêmes de la société actuelle qu'il instruit ici le procès. Tous les thèmes majeurs de la symphonie (ou de la cacophonie?) de notre temps se retrouvent dans ce livre dont la densité n'a d'égale que l'intelligence, alors même qu'on n'en adopte peut-être certaines conclusions que sous bénéfice d'inventaire...

MARC DANIEL.

L'« ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE MAROCAINE ARABE ET BERBÈRE »

de

HENRI DUQUAIRE

Un sympathique petit ouvrage (1), ancien déjà, mais qui ne laissera pas indifférents ceux que séduisent les parfums capiteux dégagés par les fleurs de la poésie orientale. Il nous fait connaître quelques-uns des productions variées des Arabes et des Berbères, des lettrés et des conteurs populaires.

Malheureusement il ne contient qu'un très petit nombre de poèmes en arabe littéraire, car l'auteur du recueil désespère de nous les faire goûter. Les poètes arabes, nous dit l'auteur, « expriment presque toujours les mêmes idées grâce aux mêmes images, mais en combinant à l'infini les rythmes, les mots et les rimes. Ils font songer à un Mallarmé qui referait sans cesse le même poème : les phrases ne changeraient que pour l'ouïe ».

Henri Duquaire, en quelques lignes, évoque le pays ensoleillé où les descendants des Omeiyades se consolait de leur exil en se prélassant « dans des palais de marbre et de plâtre, en s'habillant de lainages aux plis harmonieux et en appréciant, au même titre, les parfums, les gâteaux et les femmes ».

Pas seulement les femmes, si nous en croyons Mohammed Ben Brahim El Marrakchi, dit « Chair El Hounna » :
Les Ailes de la Beauté,

(1) Plon, édit. Prix : 5 NF.

Il nous montrait de l'indifférence lorsque ses joues étaient
[lisses,
Et nous fûmes indifférents à notre tour lorsqu'il eut de la
[barbe.

Sa figure était le nid de la beauté,
Mais sur les ailes de la barbe sa beauté s'envola et l'aban-
[donna.

Dans son *Histoire des Almohades*, Abdelwâhid El-Merâkûci dit que les habitants du cinquième climat sont ceux dont les corps sont les mieux faits et les expressions les plus choisies, « car le climat et la latitude exercent sur le langage une influence qui paraît évidente ». Voilà qui justifie sans doute ce joli poème d'Ahmed Ben Yahia, au XIV^e siècle de notre ère :

Je lui dis « bonjour » vers le soir et lui me demanda :
« Qu'est-ce que ce discours ? » croyant que je plaisantais.
Je lui répondis : « L'éclat de ta figure m'a ébloui au point
[que j'ai pris le soir pour le matin. »

C'est dans les harems que les esclaves, les nourrices et les grand-mères racontaient les merveilleux contes arabes. S'ils ruissellent de poésie, le symbolisme populaire n'en est pas absent.

Dans son *Symbolisme Sexuel* (art. « Fruits »), Jean Boulet a signalé les rapports étroits qui se sont établis entre les fruits (bananes, pommes, prunes, olives, etc...) et le symbolisme sexuel. Très caractéristique à ce point de vue est le rôle joué par les pommes dans *L'Histoire de la jeune fille qui naquit d'une pomme*.

Il y avait une femme qui n'avait jamais eu d'enfant. Son mari, qui désirait beaucoup qu'elle en eût, demanda conseil à un sorcier. Celui-ci lui donna deux pommes et lui dit : « Fais-lui manger ces pommes et elle deviendra enceinte, mais surtout toi, n'en mange pas. » Comme il portait les pommes, il les trouva « si belles, si rouges et si odorantes » qu'il se laissa tenter et en mangea une. Puis il donna l'autre à sa femme.

Il suffit de connaître le mécanisme de la pensée symbolique pour deviner la suite.

Au fur et à mesure que grossissait le ventre de la femme, la jambe du mari enflait et prenait des proportions énormes.

« Enfin, le terme du neuvième mois arriva : la femme accoucha d'un fils. Quant au mari, au même moment, les douleurs le prirent dans la jambe et, de honte, il alla se cacher dans une solitude, au fond du désert. En même temps que sa femme donnait le jour à leur fils, sa jambe se fendait et il en sortait une petite fille belle comme le jour... » (p. 57).

La petite fille sera nourrie par une gazelle et épousée par un roi. Tous ces contes plaisent par leur légèreté et leur poésie. Ils portent la marque d'une vraie culture, la culture

arabe, une des plus brillantes que l'histoire ait comptées, une des plus riches aussi en productions variées de la poésie et de la science, de la fantaisie et du mysticisme, de l'amour et de l'ardeur guerrière, celle, peut-être, qui a proclamé le plus haut, suivant les paroles de Sidi Hammou :

Qu'il ne dise jamais qu'il a passé sa vie, un qui n'a pas d'ami,
Parce que la vie, ce sont les amis qui la font passer.

SERGE TALBOT.

UN DEUXIÈME COCKTELL...

de

MAURICE BONHOMME (1)

Après *Cocktell de ma vie*, Maurice Bonhomme nous livre *Un deuxième cocktell!...* que j'ai, pour ma part, plus apprécié encore que le premier car la personnalité de l'auteur y apparaît en pleine lumière : s'il s'est précédemment mouillé tout juste le bout des pieds, Maurice Bonhomme, cette fois-ci, se jette à l'eau avec une franchise et un cran auxquels hommage doit être rendu.

Selon une progression sagement dosée, le poète se paie d'audace insensiblement et c'est l'avant-dernière partie du recueil, celle intitulée *Interdit... aux plus de seize ans*, qui contient les strophes les plus révélatrices. Il est vrai que c'est elle aussi qui renferme les poèmes en prose, genre littéraire qui permet, mieux que tout autre, de s'exprimer librement. C'est l'occasion pour Maurice Bonhomme de faire défiler devant nous, à la façon de Pierre Herbart dans *L'âge d'or*, tous les jeunes et charmants garçons avec lesquels il a eu des liaisons ou de simples aventures. Avec beaucoup de naturel, en toute simplicité, il dépeint ces adolescents qui, appartenant tous à la classe populaire, ne s'encombrent ni de préjugés ni de minauderies et offrent ce qu'ils ont à offrir dans un gracieux épanouissement de sentiments vrais et spontanés, en pur désintéressement et sans se départir de ce comportement extérieurement viril qui ne permet pas au public de distinguer la camaraderie traditionnelle d'une certaine tendresse secrète. Tout cela est infiniment sympathique et reconfortant : c'est vigoureux, sportif, sain. Comme on est loin des fantoches sophistiqués qui discréditent notre corporation et provoquent le dégoût jusque dans nos rangs!

(1) Editions de la Revue Moderne, 1961. 108 pages. Prix : 7 NF.

Maurice Bonhomme ne craint pas de s'élever contre certains aspects de « la morale officielle, qui fait plus de mal, par son hypocrisie, que toutes les immoralités officieuses et qui est la meilleure réclame pour le fruit défendu. Les abusives lois de protection des mineurs sont faites pour donner bonne conscience aux majeurs. Plus la société adulte est pourrie, plus elle s'accroche au mythe de la pureté de l'enfant ».

J'ai aimé l'aventure « du frêle petit blond qui vient retrouver chaque soir son ami à Hambourg, se rhabille tôt le matin et s'esquive à pas de loup, ses souliers à la main, pour ne pas réveiller la Morale à chignon ». J'ai aimé Jean-Michel, qui fut pour l'auteur « un émouvant petit esclave ». J'ai aimé « les grooms et gamins de Capri, qui font des offres effrontées ». J'ai aimé « les petits colporteurs de Rome, aux cris cajoleurs, qui montrent des ourlets de jeunes cuisses nues sur la margelle des fontaines ». J'ai aimé mille autres bambins dont la grâce fait l'enchantement des yeux et console de bien des déconvenues.

Les messieurs d'un certain âge ne sont pas oubliés dans ce festival :

*On est trop à Saint-Trop',
Trop de nombrils nouveaux,
Trop de vieux messieurs en short,
Qui s'imaginent
Avoir la grâce androgyne
D'un collégien de sixième...
Trop de poitrails velus de faux Tarzan
(Que le slip n'est-il interdit aux plus de seize ans?)
Trop de transes de transistors,
Trop de fesses flasques dans le sable d'or!
Sur le port,
Des adeptes du cyclisme cérébral
Vont à petits pas,
Avec des yeux de brochets morts,
Et gloussent très fort :
« J'ai lu une « petite chose » de Cocteau...
Ravissant! »*

Dans le même ordre d'idées, *Le petit vieux du café Terminus* qui vient retrouver dans l'estaminet « son petit ami du jeudi » constitue une fine et subtile étude où apparaît un rare talent d'observation et de pénétration.

Enfin, je tiens à citer ce dialogue entre un écrivain et son jeune correspondant, le collégien Jean-Luc, âgé de treize ans :

« En venant chez vous, dans le métro il y avait un type..., il ne cessait pas de me fixer.

— Quel âge?

— Oh! un vieux..., dans les trente ans! En descendant, il m'a caressé la main. Pourquoi?

— Vous êtes beau, Jean-Luc..., vous comprendrez plus tard...

— Je comprends peut-être tout de suite... Au collège, il y a des copains qui me disent aux douches : « Tu m'excites. »

— Les collègues, ces villes de garçons, connaîtront toujours ces « faiblesses particulières », comme disent les Bons Pères. Pourquoi souriez-vous, Jean-Luc? Elles ne sont pas « contre nature » mais dans la nature même de l'adolescence. »

RAYMOND LEDUC.

« PRAXIS »

Cette importante revue (1), éditée à Berne depuis cinquante ans, a entièrement consacré un numéro à l'Homosexualité. Elle se place au point de vue des médecins praticiens plutôt qu'à celui des psychiatres. La médecine moderne, en effet, est psycho-somatique. La dernière guerre a révélé aux médecins américains les effets organiques considérables de la colère et de la peur. D'autre part, l'étude de certains troubles fonctionnels (asthme, troubles digestifs, par exemple) a révélé le pouvoir pathogène des conflits psychologiques sur l'organisme. Le Dr Delay a déjà remarqué que le trouble fonctionnel « s'organise » en s'organisant, et que chez tel asthmatique les grandes périodes de suffocation correspondent aux séparations d'avec un être aimé. Le médecin soigne l'homme total, esprit et corps inséparablement unis. Sans parler des cas où les parents d'un homosexuel peuvent venir lui demander conseil, le médecin-praticien est parfois amené à considérer le comportement sexuel du patient comme un élément important dans le diagnostic d'une affection. Non point que l'homosexualité soit nécessairement pathologique, mais il peut se greffer sur elle des phénomènes névrotiques de culpabilité, d'angoisse, susceptibles de déclencher un processus « psychomatique » : une émotion vive produisant par exemple une hypersécrétion acide de l'estomac ou bien une poussée d'hypertension artérielle; et des émotions répétées (entretenues, par exemple, par le refoulement de la sexualité qui rend les jeunes gens malades et anti-sociaux) ne manqueront pas de rendre chronique cet état d'hypertension artérielle ou d'hyperacidité du suc gastrique.

(1) *Revue suisse de médecine*, n° 48.

On voit par là la nécessité de dissiper les préjugés du médecin hétérosexuel relatifs à l'homosexualité et à l'attitude qu'il convient d'adopter à son égard. Le Dr G. Valensin s'emploie à détruire la légende qui identifie l'homosexuel à l'inverti efféminé : il a pu constater à une réunion organisée par *Arcadie* combien il est difficile de déceler l'homosexualité inavouée. Les hypothèses sur les causes de l'homosexualité sont examinées avec une précision dans les termes qu'une revue médicale peut seule se permettre. Le Dr Valensin montre la fragilité des explications proposées, et je crois que plus on étudie le problème, plus on est enclin à partager cette prudence. L'homosexualité est trop fréquente chez l'animal, dans les populations primitives, pour qu'on puisse se limiter aux explications psychanalytiques. (Par contre, à mon avis, la psychanalyse rend parfaitement compte de l'attitude du moraliste névrotique : il tolère mal le bonheur sexuel chez les homosexuels, parce que cela l'excite alors qu'en même temps il est incapable de satisfaire cette excitation!) J'avoue que ce que dit le Dr Valensin de la thérapeutique chez les homosexuels asociaux me laisse sceptique. L'établissement d'un réflexe conditionné par association de produits nauséux aux pratiques sexuelles « indésirables » et de pilules euphorisantes aux pratiques orthodoxes me paraît dangereux et immoral. Dangereux : s'y prendrait-on autrement si l'on voulait déclencher une névrose? Immoral : cette thérapeutique est une forme de l'attitude antisexuelle habituelle et de l'inhibition sexuelle, qui sont responsables de toutes les névroses chroniques. Or l'inhibition pseudo-morale est-elle névrotique ou normale? Ne serait-il pas plus sage de prescrire la satisfaction génitale conforme à la nature du patient? Mais la tolérance et le sens de l'humanité du Dr Valensin lui inspirent une très belle conclusion sur le reconditionnement sexuel de l'inverti : le praticien « n'obtiendra pas la guérison, mais l'aménagement de l'homosexualité; il aura visé bas, mais souvent visé juste; il pourra prévenir des errements lamentables ou scandaleux ».

Même libéralisme dans l'article de M. Lob (Lausanne) sur le médecin praticien en face de l'homosexualité : « C'est en lui montrant qu'il fallait s'accepter comme tel, toute possibilité d'évolution vers l'hétérosexualité paraissant exclue, que le psychiatre a libéré rapidement le patient (un homosexuel que la dissimulation isolait affectivement et socialement) de ses angoisses et de ses défenses. »

Pourtant cette compréhension n'est pas partagée par tous les praticiens, s'il faut en croire l'article d'un médecin « homophile ». Le terme « homophile » et sa définition sont empruntés à *Arcadie* (plus exactement à notre Directeur, dont une longue citation a paru indispensable « par le mérite qu'elle comporte, tant au point de vue social que scienti-

fique »). Ce médecin « homophile » parle avec sincérité de ses difficultés, de ses problèmes, qui ressemblent fort aux nôtres : « Ceux qui soutiennent eux-mêmes dans leur village ou leur petite ville les luttes qu'exigent parfois les gens et les conditions de vie pour conserver le caractère honorable de leur profession, savent que l'on est bien loin dans notre pays de concevoir qu'un médecin puisse être à la fois homophile et homme honorable. »

Il faudrait que l'on conçoive en Suisse et ailleurs que si le désir de progéniture est pleinement satisfait avec 2 à 4 enfants, l'organisme humain exige 3.000 à 4.000 actes sexuels au cours d'une vie génitale de trente à quarante ans. La satisfaction sexuelle n'est donc pas identique à la procréation. Birth-Control et homosexualité n'ont rien de scandaleux. Les conflits au sujet de l'homosexualité rendent certains hommes malades. Cependant l'homosexualité est inoffensive pour la santé à condition de ne pas s'accompagner de sentiments de culpabilité. L'homosexuel a le droit d'avoir une vie sexuelle heureuse. Il faut lutter pour ce droit.

Il est souhaitable que les homosexuels de leur côté prennent conscience des efforts qui sont faits en leur faveur par des hommes de bonne volonté. A la compréhension du praticien, on souhaiterait que le patient réponde par la confiance, à la tolérance par la maîtrise de soi, à la morale qui s'ouvre par une plus grande sagesse.

SERGE TALBOT.

LEOPOLD GOMEZ

VARIATIONS SUR L'AMOUR

« L'auteur va parfois jusqu'aux limites de la hardiesse sans jamais les dépasser »

Paul REBOUX.

Ed. Le Scorpion — 11 NF

THÉÂTRE

UN OTAGE

de

BRENDAN BEHAN

Je viens de passer une bien agréable soirée au Théâtre de France, ex-Odéon, qui donnait *Un otage*, de l'écrivain irlandais Brendan Behan (adaptation de Jean Paris et Jacqueline Sundstrom). J'ai goûté les décors et les costumes de Jacques Le Marquet, la musique de Georges Delerue, les danses réglées par Ursula Kubler; j'ai surtout apprécié le jeu magistral d'Arletty, la puissance comique de Madeleine Renaud, le numéro scénique de Pierre Blanchar, le charme juvénile de Jean-Pierre Moulin, la densité farouche de Georges Wilson, qui assurait également la mise en scène.

Si vous n'avez pas la possibilité de voir la pièce, vous pouvez du moins vous en procurer le texte, que viennent de faire paraître les éditions Gallimard sous le titre *Deux otages*.

La valeur du spectacle ne réside pas tellement dans l'intrigue, qui est fort simple, mais dans la verve des répliques, dans les mots d'auteur, dans la cocasserie des situations. Le fait que toute la pièce se déroule dans une maison de tolérance crée une atmosphère très spéciale et particulièrement amusante. Quand je vous aurai dit qu'Arletty, qui tient là un de ses meilleurs rôles, est la sous-maîtresse de l'établissement et que Madeleine Renaud y apparaît en salutiste dévergondée, vous imaginerez sans peine la gouaille savoureuse et le fin humour dont le public est mis à même de se délecter.

Mais pourquoi faut-il que dans cet ensemble harmonieusement typique s'exhibent deux personnages qui font tache tant ils sont déplaisants? Il s'agit — vous l'avez deviné — de deux homosexuels, dont la présence n'était nullement indispensable car *Un otage* n'est pas du tout une pièce homophile. Les intéressés tiennent, il est vrai, des rôles épisodiques, mais c'est encore trop. Ils se nomment respectivement *Princesse Grâce* et *Rita*; le premier est volontairement grotesque, avec des cheveux à la chien et des accroche-cœur, un veston ultra-céinturé, des gestes terriblement efféminés, une intonation de voix horripilante, et comme il n'est pas de première jeunesse,

rien ne vient tempérer la fâcheuse impression ressentie (bien entendu, l'acteur, Robert Lombard, est hors de cause et seul se trouve visé le personnage qu'il incarne); le deuxième est un jeune nègre qui, tout compte fait, serait presque tolérable si *Princesse Grâce* ne lui courait perpétuellement après. Le tenancier du lieu n'a pour eux qu'injures et mépris, et les spectateurs *in petto* font volontiers chorus.

La situation est encore plus accusée du fait que le jeune premier et la jeune première sont des éléments de choix. Jean-Pierre Moulin campe un petit soldat de dix-neuf ans, beau comme un dieu, tout simple dans sa naturelle virilité, et Anne Doat est une exquise soubrette au visage pur, à la candeur émouvante, à la sensibilité fragile.

J'irais plus loin : les pensionnaires de la maison d'illusions ne sont que de pauvres filles, des épaves et — pour parler clair — des putains, mais elles se tiennent à leur place et pratiquent leur métier avec correction, si bien que le public éprouve à leur égard une certaine sympathie, un semblant d'estime, alors que les deux homosexuels — surtout celui qui est une vraie folle — se situent franchement plus bas.

Brendan Behan a-t-il expressément voulu cela? Ou les adaptateurs ont-ils forcé la note? Ou le metteur en scène a-t-il imposé un comportement si outré? Je l'ignore, mais le résultat est là et je ne puis que le déplorer, d'autant que la pièce, qui est excellente, devrait attirer un nombreux public.

RAYMOND LEDUC.

MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

30 NF par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

CINÉMA

LA RUMEUR

par

WILLIAM WYLER

Un grave défaut : cette œuvre est l'adaptation d'une pièce de théâtre déjà ancienne puisqu'elle remonte à 1934. Et cela se sent tout au long du film, même parfois dans le jeu des acteurs.

Une très rare qualité : la beauté d'une fin sans concession qui constitue un défi tranquille aux conventions et préjugés.

En quelques images éminemment sobres, Wyler a su montrer la déroute d'une certaine morale lorsqu'elle achoppe aux ultimes conséquences de son intolérance : ici la mort de Shirley Mac Laine, victime innocente après tant d'autres, des tabous sexuels et confessionnels.

C'est merveille de voir Audrey Hepburn au soir des obsèques de sa compagne et amie passer sans un regard devant tous les notables responsables de ce drame.

L'anecdote est mon Dieu bien simple : deux très jeunes filles unissent leurs efforts pour ouvrir un modeste internat dans une ville de province américaine.

Faisant la classe aussi bien que la plonge, elles y besognent durement pour un troupeau de gaminettes d'une douzaine d'années.

L'une d'entre elles, particulièrement indocile, fait une fugue et pour éviter d'être amenée et punie laisse entendre à sa riche grand-mère que ses éducatrices ne sont autres qu'un couple de lesbiennes.

Du jour au lendemain, sans explication, les familles retiennent les enfants du pensionnat et voici Shirley Mac Laine et Audrey Hepburn mises au ban de la société, en butte à toutes les dérisions et à toutes les hostilités.

Elles échouent même dans le procès en diffamation qu'elles avaient intenté pour être réhabilitées, faute du témoignage capital que la tante de Shirley Mac Laine s'abstient, par lâcheté, d'apporter.

L'une des deux prend conscience qu'elle aimait l'autre d'amour, lui en fait l'aveu, puis se suicide.

La seconde rompt ses fiançailles avec un homme qu'elle voit peut-être sous son vrai jour, sans finesse et assez ordinaire.

Ce qu'elles auraient sans doute toujours ignoré leur est ainsi révélé par le sectarisme et l'étroitesse d'esprit des puritains qui les entourent : sous leur grande amitié couvait un autre sentiment.

Wyler, s'il a parfois le trait un peu gros et s'il n'a su s'affranchir de maintes conventions théâtrales, possède du moins un métier très sûr, a un sens aigu de l'ellipse, de la scène à suggérer.

Sa plus étonnante interprète est sans contredit la jeune Helen, la petite Karin Balkin.

Violente, dominatrice, mythomane, créature d'instincts et de proie, on devine sous l'adolescente la femme qu'elle pourrait devenir un jour si on la laisse sans frein s'abandonner à ses penches.

Caractère typiquement américain sans doute, mais dont on pourrait autour de soi trouver plus d'un exemple dans ces femmes impérieuses et ne connaissant pour loi que leur caprice, jusqu'au jour où elles terminent leur vie dans l'alcool et la solitude, quand ce n'est pas dans la dévotion et ses œuvres.

Il y a quelques précédents à l'écran de ce personnage de petite fille perverse depuis l'enfant au ballon du Corbeau de Clouzot, jusqu'à cet étrange film américain où l'on voit une très jeune personne se divertir à provoquer plusieurs meurtres maquillés en accidents avant d'être frappée, comme dans les romans noirs, par le feu du ciel.

Ici toutefois elles sont deux. Comme dans les plus classiques tragédies, Helen est flanquée d'une molle confidente, Rosalie, petite pie voleuse aux grands yeux étonnés.

Helen a découvert un larcin commis par Rosalie, la domine et l'asservit suivant des méthodes qui ont quelque analogie avec cette œuvre indéniablement attachante, tour à tour ici même abaissée puis exaltée, les *Désarrois de l'élève Torless*, de R. Musil.

Verrons-nous un jour un réalisateur audacieux et espérons-le inspiré, porter à l'écran ce livre inquiétant ?

Pour avoir en mon très jeune âge été plongé dans le milieu le plus ingénument mais aussi le plus parfaitement pervers que j'ai connu : les élèves d'une école communale du Midi, je puis assurer, même si les adultes ont la mémoire courte, qu'on ne calomnie pas l'enfance en la dépeignant sous ses traits véritables. En leur jargon les psychopathes sont-ils abusés lorsqu'ils assimilent l'enfant à un pervers polymorphe ?

On voit combien en un seul film Wyler a suscité de monstres.

En dépit de ses imperfections qui empêchent cette œuvre d'atteindre au rang d'un très grand film, louons-le hautement de cet ouvrage propre à donner mauvaise conscience aux intolérants.

SINCLAIR.

CANNES

SUN BEACH — Bd du Midi

PLAGE DE SABLE FIN

AMBIANCE AGRÉABLE...

Cordial accueil aux Arcadiens

GIORGIO BASSANI

LES LUNETTES D'OR

« Dans Ferrare, un scandale... »

N.R.F. — 15 NF

JOHN BRODERICK

LE PÈLERINAGE

« En Irlande, puritanisme et passion »

Ed. Plon — 233 p. — 8,65 NF

TOM GURR ET H. H. COX

OBSESSION

« Un crime des amours défendues »

Ed. Albin Michel — 300 p. — 10,80 NF

LE CÉSAR

*CLAUDE ET FARY vous attendent
dans un nouveau et charmant cadre*

SON AMBIANCE — SON RESTAURANT

4, rue Chabanais, PARIS-2^e. - RIC. 41-79

(Métro : Palais-Royal)

Fermé le mardi

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ÉTOILE

HOTEL — BAR ** B

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS-16^e

PASsy 08-75 — RUE CALME

Près de l'Etoile et du Trocadéro

En allant en vacances ne manquez pas de vous arrêter à

L'AUBERGE BASQUE

SES SPÉCIALITÉS — SON MENU A 8 NF

MEILLEUR ACCUEIL

5, quai Créqui, GRENOBLE

(Fermé le mercredi)

A SAINT-TROPEZ

SUR LE PORT :

LE BATEAU IVRE

BON ACCUEIL — BONNE TABLE

où vos Amis vous attendent

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCAIDIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable
Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)